

Pantelleria: coeur d'une Méditerranée ilbertienne ?

Denis Bocquet

► **To cite this version:**

Denis Bocquet. Pantelleria: coeur d'une Méditerranée ilbertienne?. Leyla Dakhli, Vincent Lemire. Etudier en liberté les mondes méditerranéens. Mélanges offerts à Robert Ilbert, Publications de la Sorbonne, pp.221-229, 2016, 9782859449490. <<http://www.publications-sorbonne.fr/fr/livre/?GCOI=28405100544440>>

fa=author

person_ID=5888>. <halshs-01310198>

HAL Id: halshs-01310198

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01310198>

Submitted on 2 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pantelleria : cœur d'une Méditerranée ilbertienne ?

Denis Bocquet (Ecole nationale supérieure d'architecture de Strasbourg / Laboratoire AMUP)

In Leyla Dakhli et Vincent Lemire (dir.), *Etudier en liberté les mondes méditerranéens. Mélanges offerts à Robert Ilbert*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, 592p., p.221-229.

Ce texte représente par certains aspects l'inverse d'une bonne recherche historique : absence de recours aux archives, saut d'une discipline à une autre, béances temporelles, ignorance de pans entiers de l'historiographie, hypothèses hasardeuses. Il ne se justifie que par la conjonction du décalage ironique et exploratoire permis par l'exercice de style que représente ce livre, et par des circonstances affectives particulières. Il ne correspond qu'à une série d'intuitions sur l'histoire méditerranéenne, qui chacune mériterait d'être éprouvée à l'aune d'une recherche rigoureuse. Il représente surtout la concrétisation du cœur de ma relation avec Robert Ilbert, depuis les premiers instants de notre rencontre. Nous parlâmes en effet de Pantelleria presque immédiatement, en 1993, lorsque je me rendis à Aix-en-Provence sur le conseil de Jean-Claude Hervé et de Brigitte Marin, pour finaliser mon inscription avec lui en cycle doctoral. Il fut évident très vite que le sujet que je traiterai serait Rome, en prenant le contre-pied des *Lieux de mémoire*, un ouvrage dont l'esprit, à mon sens, accordait trop de place à la sémiotique de la forme construite, aux dépens d'autres dimensions de l'histoire urbaine qu'Ilbert précisément voulait promouvoir. Mais nos échanges sur Pantelleria, où je lui racontai passer mes vacances – et d'où je tirais une part importante des ressorts méditerranéens de ma conversation – n'en étaient pas moins intenses.

Dès cet instant, l'île a constitué une sorte d'objet historique évident, évoqué de rencontre en rencontre depuis plus de vingt ans, point de départ d'élucubrations plus ou moins étayées, toujours relié à nos interrogations méditerranéennes, sans que jamais pourtant elle ne devienne pour moi le support d'un véritable investissement scientifique. Elle a toujours constitué une sorte de référent partagé que nous savions pertinent, quelque part entre l'intuition et l'évidence déployée sous mes yeux d'été en été. Mais nous la laissâmes au domaine de l'anecdote et – justement – de l'intuition, cette composante centrale dans le déclenchement du raisonnement historique et en même temps toujours susceptible de conduire sur de fausses routes. Demeure cependant la sensation que, dans nos échanges sur la Méditerranée, d'expériences d'enseignement en positionnements théoriques et de rencontres en voyages, cette île du canal de Sicile – rude amer volcanique à mi-chemin entre Marsala et le Cap Bon – a toujours représenté bien plus qu'un lieu anecdotique. Un « point d'articulation » assurément, notion décisive pour beaucoup d'élèves d'Ilbert, en quête de configurations par lesquelles l'histoire se donne à lire d'une manière plus complexe qu'au travers des grandes narrations globalisantes. Avec l'excuse donc du présent exercice, je voudrais énoncer ici quelques pistes d'interprétation de l'histoire méditerranéenne pour lesquelles Pantelleria pourrait constituer un ancrage utile. Il va sans dire que Robert Ilbert est coresponsable des errements thématiques, documentaires, conceptuels, factuels et méthodologiques de son disciple.

Volcanisme et humanisme

Toute discussion doit ainsi commencer, après des considérations géologiques sur la formation de l'île, au gré de plusieurs dizaines d'éruptions volcaniques successives¹, par la nature des traces des civilisations préhistoriques et antiques que l'on trouve encore en maints endroits de Pantelleria. Il est en effet extrêmement difficile de trouver des indications claires et réellement convaincantes sur cette civilisation des *Sesi*, qui a laissé des *tumuli* si imposants en arrière du littoral. Était-elle une émanation de la civilisation des *Nuraghi* en Sardaigne ? Est-elle liée aux traces préhistoriques que l'on trouve aux Baléares ou en Sicile ? Quelle était la relation entre ces manifestations insulaires et la préhistoire continentale nord-africaine ? Les indices sont nombreux, de la présence d'obsidienne de Pantelleria dans des sites préhistoriques tunisiens datant du cinquième millénaire avant notre ère aux similarités de forme entre traces construites, mais on peine, au fond, à penser cette Méditerranée préhistorique. La lecture de la production historiographique existante, tout en dressant une cartographie précise des traces d'occupation humaine et en posant les éléments de leur typologie, ne répond vraiment à aucune des interrogations principales². On semble encore penser en quelque sorte la Méditerranée préhistorique avec les catégories et césures géographiques issues des millénaires suivants. Seul l'actuel village de Mursia est assez bien connu pour son développement à l'âge du bronze³. La chronologie, aussi, est fluctuante, incertaine, bien que Pantelleria, vu l'ampleur des traces monumentales ayant perduré ait été à l'évidence un lieu pivot dans la Méditerranée de l'époque. Mais les traces retrouvées sur l'île se sont souvent vues que comme matérialisations mineures d'une phase de la civilisation dont on semble se résoudre à ne savoir pas grand-chose. Notre connaissance de l'atelier préhistorique de Punta Fram est ainsi largement détachée de son contexte méditerranéen⁴. Paradoxalement, alors que l'île fait partie aujourd'hui du pays d'une archéologie érigée en culture nationale, il en va de même pour les périodes punique et même romaine. L'archéologie sous-marine apporte certes des réponses claires aux questionnements sur les flux circulatoires en Méditerranée autour de Pantelleria aux différentes périodes⁵, avec des quantifications convaincantes et des considérations étendues sur la nature des échanges. Mais il en va tout autrement pour ce qui concerne l'île elle-même, à l'exception de rares études sur la production iconographique⁶. Pour ces périodes, on connaît bien moins la terre que la mer, et l'intérieur de l'île apparaît comme le modèle réduit de ces zones de contact entre peuplades

¹Yves Cornette (et al.), «Recent Volcanic History of Pantelleria: a New Interpretation», *Vulcanology*, 1983, 17-1/4, p. 361-373 ; Emiliano Tufano, Angela D'Amora, Marco Trifuoggi, Sebastiano Tusa, «L'ossidiana di Pantelleria : studio di caratterizzazione e provenienza alla luce della scoperta di nuovi giacimenti », *Atti: Dai Ciclopi agli Ecisti*, Florence, Istituto italiano di preistoria, 2012, p. 817-826.

²Fabrizio Nicoletti et Sebastiano Tusa, «Pantelleria : scavo di un sese in proprietà Di Fresco e materiali da altri sesi scomparsi in contrada Mursia», *Atti : Dai Ciclopi agli Ecisti*, Florence, Istituto italiano di preistoria, 2012, p. 827-838 ; Maurizio Cattani et Sebastiano Tusa, «Paesaggio agro-pastorale e spazio rituale nell'età del Bronzo a Pantelleria », *Idem*, p. 803-816.

³Viviana Ardesia (et al.), «Gli scavi nell'abitato dell'età del Bronzo di Mursia, Pantelleria (TP). Relazione preliminare delle campagne 2001-2005», *Rivista di Scienze Preistoriche*, 2006, 56, p. 1-76.

⁴Fabrizio Nicoletti, « L'industria litica di Punta Fram », *Atti: Dai Ciclopi agli Ecisti*, Florence, Istituto italiano di preistoria, 2012, p. 557-568.

⁵Denis Sami, «La ceramica di Pantelleria: inquadramento tipologico e primi dati quantitative dallo scavo subacqueo al porto di Scauri », *Archeologia medievale*, 2005, 22, p. 401-408 ; Raimondo Zucca, «Lo Spazio marittimo del Mediterraneo occidentale in età romana : geografia storica ed economia» dans *L'Africa romana : lo spazio marittimo del Mediterraneo occidentale. Geografia storica ed economia*, Rome, Carocci, 2002, p. 53-63.

⁶Massimo Osanna, Thomas Schaefer, Sebastiano Tusa, «I ritratti imperiali dell'antica Cossyra (acropoli di San Marco, Pantelleria)», *Sicilia archeologica*, 2003, 36-101 p. 79-84 ; Maurizio Vento, «I reperti preistorici, punici e romani del Museo Archeologico di Pantelleria », *Sicilia archeologica*, 2004, p. 187-194.

locales et civilisations du commerce méditerranéen : un impensé laissé dans le flou, et même objet d'un puissant *topos* dans les représentations historiques. Un des seuls domaines pour lequel on possède des indications un tant soit peu précises est celui des systèmes de captation des eaux de pluie et de distribution de ces eaux⁷. Dans le cadre de la mise en place d'une carte archéologique de l'île, à partir de 1996 (sous la direction de M. Tosi et dans la lignée des travaux de Paolo Orsi à la fin du XIXe siècle), divers archéologues ont tenté de repérer les citernes d'eau douce. Pantelleria est en effet dépourvue de source d'eau douce, à l'exception d'un mince filet sur les pentes de la Montagna Grande. Ces citernes sont les marqueurs d'une occupation humaine pérenne aux époques punique et romaine, qui dépasserait le simple stade de la présence de garnisons interagissant plus ou moins avec une faible population locale rurale vue comme arriérée. Mais si cet indicateur semble concluant en vue d'une réévaluation de cette interaction, et donc d'une perspective de sortie du cliché, on sait très peu de choses sur la vie quotidienne dans l'île à l'époque, ni sur la composition des populations. L'agriculture antique elle-même est assez peu connue. Il en va un peu de même pour la fin de la période antique et pour la période byzantine en général⁸. Là pourtant, les enjeux d'intégration méditerranéenne, d'articulation des grands blocs de puissances et des flux commerciaux devraient faire de l'île un point convoité, et le lieu d'un investissement au moins commercial et militaire. Mais les traces sont ténues, et les interprétations souvent très vagues. Pantelleria, pour ces périodes, n'est généralement citée que dans la narration des basculements de souveraineté et dans l'enchaînement rhétorique des civilisations méditerranéennes, comme si sa position la rendait par définition périphérique. Ce qui manque, c'est précisément la perspective inverse : se placer sur l'île en étudiant les caractéristiques de la société locale et en les suivant au travers des bouleversements (ou continuités) de l'histoire. La vision globale de la Méditerranée en serait peut-être nuancée. Là encore, un cliché pourrait être nuancé : celui de la litanie des civilisations⁹.

La même logique narrative dominante semble primer quant à la connaissance du passé médiéval islamique de l'île. La chronologie semble assez fermement établie, entre période de la conquête maghrébine de la Sicile et intégration dans le nouvel ensemble « normand ». Il en va cependant tout autrement de l'histoire des populations, de l'agriculture et en général des relations avec le reste de ce monde musulman, qui allait du Moyen-Orient au Maghreb et à la péninsule hispanique. De ce passé, il reste à Pantelleria des éléments de dialecte (la montagne, par exemple, c'est le *Gibel*), l'essentiel de la toponymie de l'île (de Gadir à Katibuale), assurément des éléments relevant de l'anthropologie agraire et de la démographie historique. Il y a aussi tout l'héritage des techniques de construction, autour des célèbres *dammusi*, ces maisons (ou abris ruraux) en pierre volcanique au toit vouté¹⁰. Mais la recherche, aux sources de la connaissance sur la Sicile islamique, dans les écrits de Michele Amari par exemple, est rarement satisfaisante pour comprendre la réalité de la vie à Pantelleria du temps de l'Islam. On ne sait presque rien par exemple de la diversité religieuse locale, entre Chrétiens, Musulmans et Juifs. Du château, sur le port, on ne sait presque rien du devenir à cette époque,

⁷Vittorio Castellani, Simone Mantellino, « Water management in Pantelleria in Punic-Roman times », *Papers from the international conference : Arid Lands in Roman Times*, Florence, L'Erma di Bretschneider, 2003, p. 51-59.

⁸Denis Sami, « L'isola di Pantelleria tra tarda antichità e periodo bizantino : lo stato della ricerca e alcuni spunti di riflessione », *Archeologia medievale*, 2006, 33, p. 491-499.

⁹Qu'il me soit permis ici de penser à mon autre maître, le regretté Yvon Thébert : « Romanisation et déromanisation en Afrique : histoire décolonisée ou histoire inversée ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1978, 33-11, p.64-82.

¹⁰Onofrio Veca, *O Dammuso de Pantelleria : um exemplo de arquitetura mediterrânica sustentavel*, Mémoire de Master, Universidade Lusiana de Lisboa, Faculdade de Arquitectura e Artes, 2014.

et le qualificatif de normand recouvre tout et n'importe quoi. Demeurent juste sur la période, au milieu d'une grande frustration appelant assurément au lancement de recherches renouvelées, quelques intuitions, dont je voudrais seulement ici énoncer celle relative à la viticulture. L'idée est que le *passitode* Pantelleria, préparé à partir du raisin de type *zibibbo* (*moscato d'Alessandria*)¹¹, est un des rares témoignages de nos jours de la persistance de l'art médiéval arabe de la vinification à partir de raisin séché au soleil. Le récent *revival* du genre, validé par la désignation par le magazine américain *WineEnthusiast* du *Ben Ryé* de la maison *Donnafugata* comme meilleur vin de dessert du monde (et 22^e meilleur vin du monde tout court en 2008) serait ainsi ancré dans une histoire faisant de Pantelleria un conservatoire de techniques viticoles et de vinification qu'ailleurs dans le monde arabe la colonisation française, du Maroc au Liban et de l'Algérie à la Tunisie a transformées selon un modèle d'inspiration bordelaise¹². On voit qu'on touche-là à la grande théorie, la vraie, et aux conversations ilbertiennes de fin de soirée tout à la fois, c'est deux dimensions se rejoignant souvent. Mais ce ne sont que conjectures qu'il faudrait étayer par une étude des traités arabes d'agronomie et d'archéologie islamique rurale, une science malheureusement absente du paysage pantésque, où pourtant l'étude des terrasses agricoles et de leurs origines devrait y inviter.

Bourbons et Propagande

L'hypothèse suivante que je voudrais avancer ici concerne la période d'intégration de Pantelleria dans la Méditerranée espagnole. On est là encore près de la grande théorie, prêt à mobiliser puis à bousculer Braudel. Là encore, la chronologie des épisodes relevant de la souveraineté politique est assez claire. Il en va de même pour celle de la présence d'une garnison au port. Mais les indications sont très peu nombreuses quant aux transformations de la vie locale. Le contexte, ailleurs en Sicile, est celui d'une adéquation avec les directives d'épuration ethnique et religieuse venues du nouveau pouvoir. Alors que pour la Sicile 'continentale', on commence à mieux connaître les phases de l'expulsion ou de la conversion sous contrainte espagnole des poches de diversité musulmane et juive demeurées après le retour dans le domaine de la Chrétienté¹³, on en sait très peu pour les îles périphériques, dont Pantelleria¹⁴. Mais l'intuition est là que l'île pourrait avoir constitué une sorte de sanctuaire de diversité dans la Méditerranée sous domination espagnole, Juifs et Musulmans locaux étant autorisés à demeurer tels beaucoup plus longtemps qu'ailleurs. Cela pose la question de l'archéologie des lieux de culte, et malheureusement, les réponses sont rares. Cela pose aussi la question de la nature civilisationnelle de la Méditerranée construite ailleurs à cette époque, ne laissant, de montagne en île reculée, que quelques rares traces d'une autre configuration, d'un autre possible. Pourrait-on tenter de remonter les arbres généalogiques familiaux de Pantelleria jusqu'au moment de la conversion ? Que donnerait une archéologie des églises de

¹¹Salvatore D'Agostino(*et al.*), « Characteristics of the grapes dried of cvZibibbo used for Passito winemaking », *Industriedellebevande*, 2002, 179-31, p.21-34.

¹²Hildebert Isnard, «La viticulture algérienne. Colonisation et décolonisation », *Méditerranée*, 1975, 4, p. 3-10 ; Id., « Vigne et colonisation en Algérie (1880-1947) », *Annales. Histoire. Sciences sociales*, 1947 ; Omar Bessaoud, «La viticulture oranaise au cœur de l'économie coloniale», in AbderahmanBouchène(*et al.*) (dir.), *Histoire de l'Algérie coloniale*, Paris, La Découverte, 2013, p. 425-428.

¹³Attilio Milano, «La consistenza numerica degli Ebrei di Sicilia al momento della loro cacciata », *Rassegna Mensile di Israel*, 1954, 20, p. 16-24 ; Antonino Giuffrida, «Grano contro Ebrei. Un ipotesi per il riequilibrio della bilancia commerciale siciliana al momento dell'esodo (1492)», *Mediterranea. Ricerche Storiche*, 2006, p. 443-464.

¹⁴ Numéro spécial de la *Rivista dell'Istituto di Storia dell'Europa Mediterranea* (2013-10) dirigé par Esther Marti Sentanes : *Le identità nella Corona di Aragona: nuove linee di ricerca*.

village ? Les indices sont ténus, issus du dialecte, de rares évocations dans les sources épiscopales de Trapani, ou dans les chroniques d'historiens siciliens. Ce qui est sûr en revanche, c'est la force de l'effort de christianisation opéré aux XVIIe et XVIIIe siècles. Toute cette dimension de diversité, signe ténu d'une autre histoire européenne possible, semble bel et bien avoir été balayée, par une puissante sicilianisation de l'identité locale, dont il serait important, aussi, de connaître les ressorts de pouvoir, au travers de figures d'évêques ou de gouverneurs. Une anthropologie historique des réactions paysannes à cette intrusion serait également fort utile. L'histoire moderne de Pantelleria a, comme l'histoire antique et l'histoire médiévale, ses zones d'ombre, notamment autour des populations rurales et de leur degré de réponse aux directives idéologiques venues de l'extérieur. On en sait très peu également sur les mouvements de population, et sur un éventuel remplacement partiel des populations locales par des Siciliens de Sicile.

L'Orient ? Plein Ouest !

L'Unité italienne aussi a constitué pour Pantelleria un tournant majeur. Elle a été le moment de l'ancrage géopolitique encore plus fort que du temps du royaume de Naples dans une Méditerranée du Nord de plus en plus coupée de rivages « méridionaux » que pourtant on aperçoit, plein Ouest, au soleil couchant depuis les hauteurs de Scauri. Coupée, pas tout à fait en fait. La césure culturelle, civilisationnelle même, est certes de plus en plus appuyée, avec notamment le service militaire, généralement au nord de la péninsule, pour tous les habitants mâles de l'île, et très vite l'expérience violente de la Première Guerre mondiale en Vénétie et dans le Tyrol. Mais l'histoire coloniale va donner aux habitants de Pantelleria, habitués aux rudes terres caillouteuses et aux pentes insensées, l'ambiguë opportunité de mettre en valeur des terres bien plus fertiles, dans la Tunisie occupée par les Français. Nombreux sont en effet les paysans de l'île qui partent s'installer dans la région du Cap Bon et dans la riche plaine de Grombalia¹⁵. Ils ne sont qu'à quelques dizaines de kilomètres de chez eux, et pourtant, dans ce monde nouveau, sont dès les années 1880, et encore plus au tournant du siècle, les acteurs d'une relation coloniale faite de domination, exploitation et éviction des populations locales. De cette époque demeure le souvenir dans de nombreuses familles d'une phase de prospérité agricole. On voit encore dans de nombreux *dammusi* et maisons de village sur l'île les photos d'ancêtres propriétaires terriens en Tunisie, à la tête de grands domaines précocement mécanisés, poser avec leur personnel devant une belle demeure et un tracteur. De cette proximité coloniale est venue chez certains une timide connaissance de la langue arabe, comprise par héritage colonial, mais si peu liée dans les mentalités au dialecte pantésque. Au moment de la décolonisation, peu de ces paysans de Pantelleria sont revenus sur l'île de leurs origines. La plupart ont connu le destin des Italiens de Tunisie, avec les différentes phases de l'expulsion. L'installation qui en France, à Grenoble par exemple, qui en Italie, a suivi. Les régions industrielles du Milanais et les villes de création récente de l'*Agro Pontino* comme Latina et Sabaudia, pour lesquelles la faillite du projet idéologique fasciste impliquait la nécessité d'une réinvention, ont constitué les localisations principales. Ces familles ont ensuite réinvesti Pantelleria comme lieu de vacances, avec parfois dans leurs bagages, comme le chorégraphe Jean-Pierre Bonomo depuis Grenoble ou l'architecte Daniela Scaminaci depuis Latinadans mon cas, quelque ami alpestre.

¹⁵Giuseppe Zecca, «L'emigrazione italiana in Tunisia », *Africa*, 1963, 18-2, p. 55-62 ; Mark Choate, «Tunisia, Contested : Italian Nationalism, French Imperial Rule, and Migration in the Mediterranean Basin », *California Italian Studies*, 2010, 1-1, p. 1-20.

Entre temps, sur l'île, la fin de la période fasciste a été celle d'un puissant traumatisme. Le régime avait plus fait de Pantelleria une place forte militaire, autour d'un aéroport creusé partiellement dans la roche, qu'un point d'articulation avec les horizons coloniaux en Libye. La Deuxième Guerre mondiale s'y est conclue par le débarquement en 1943 des troupes américaines, prélude au débarquement en Sicile. Les historiens militaires continuent de disserter sur les raisons de la reddition, après plusieurs jours de bombardement, sans presque combat direct. Les habitants, comme me le racontait feu Zio Michele Greco, s'étaient réfugiés dans des grottes en prévision de l'attaque¹⁶. Mais le facteur le plus marquant dans la présente réflexion est plutôt la destruction de la majeure partie de la ville de Pantelleria par les Américains, aux fins de tournage d'un film de propagande, dit *Combat Film*. Il semblerait que cet épisode ait fait bien plus de dégâts que les bombardements eux-mêmes, les forces du génie militaire dynamitant à dessein maisons et édifices afin d'envoyer au plus vite dans les cinémas d'Amérique des images de la présence américaine en « Sicile ». Il en reste un centre-ville encore aujourd'hui en grande partie dévasté.

Pour la période de l'après-guerre, la question de la reconstruction se pose donc à Pantelleria d'une manière très spécifique¹⁷. Comme dans de nombreuses villes siciliennes, à commencer par Palerme, on voit encore dans les années 2010 les ruines des destructions de 1943, et jamais vraiment les instruments de planification urbanistique mis en œuvre ne sont parvenus à concilier restauration des îlots anciens et logement d'une population de plus en plus concentrée en ville. Quant aux villages, ils ont eu tendance à perdre leur population pérenne, au profit d'une fréquentation saisonnière.

Béton et naufrages

Le tourisme, qui a tant changé les paysages méditerranéens et les sociétés locales en quelques décennies, a en effet aussi affecté Pantelleria. Entre retour estival des anciens de Tunisie et des émigrés dans la péninsule en général et achat de résidences secondaires par de riches Italiens, Pantelleria devient ainsi, dans les années 1960 et 1970, le lieu d'un début de développement touristique. Les investissements libyens à la décennie suivante semblent confirmer cette reconversion de l'économie dans le tourisme. Mais, malgré l'installation remarquée de certaines grandes figures de l'économie milanaise, comme Giorgio Armani, et à sa suite de dizaines de célébrités du monde de la mode, du cinéma et de la photographie, le secteur du tourisme n'a au fond jamais vraiment décollé. Ceci a vraisemblablement épargné à l'île un funeste destin paysager, les *ecomostri*, ces bâtiments défigurant le paysage ailleurs en Italie, étant rares à Pantelleria. Cela est-il dû à la mauvaise desserte, au manque d'eau ou à la structure de la propriété ? Il semble difficile de départager les facteurs ayant présidé à cet échec. L'agriculture aussi a connu un fort déclin, sauf rares activités menées par des entrepreneurs capables de vendre des produits de qualité (câpres et vin) sur le marché international. Le reste a décliné, et les terrasses cultivées ont fait place à des pinèdes, au mieux, ou à des massifs de ronces au pire¹⁸. A l'heure de la mondialisation, seul ce qui peut se vendre dans un *Eataly* de New-York ou de Tokyo semble encore valoir d'être cultivé.

¹⁶Orazio Ferrara, «La caduta di Pantelleria : operazione Corkscrew in un documento riservato inglese », *Nuova Storia Contemporanea*, 2008, 12-5, p. 133-142.

¹⁷ Ronald Eckert, « Pantelleria, 'Stadt ohne Häuser' ». Der 'Piano particolareggiato' als Instrument zur Wierherstellung der historischen Innenstadt », *Forum der Forschung (BTU Cottbus)*, 2008, 21, p. 118-124.

¹⁸Juliane Rühl(et al.), «A method for the study of secondary succession processes in terraced old fields : the case study Pantelleria Island (Canale di Sicilia) », *Foresta*, 2005, 2, p. 388-398 ; Salvatore Tudisca (et al.), «Competitiveness and Sustainability of Extreme Viticulture on Pantelleria Island », *New Medit*, 2011, 4, p. 57-64.

L'attention à l'évolution économique de Pantelleria au cours des dernières décennies pose aussi la question de l'influence de la mafia. Les études centrées sur Pantelleria sont rares en la matière. L'appartenance de l'île à la province de Trapani, sur laquelle les données sont plus nombreuses, suggère cependant une forte prégnance de ce type d'organisation dans la répartition des marchés du bâtiment, des travaux publics, du commerce et du travail en général¹⁹. Manque une étude d'anthropologie sur le fonctionnement des relations de pouvoir et de voisinage dans l'île dans ce contexte, dans la lignée des travaux d'Anthony Galt à la fin des années 1960²⁰. Là encore toutefois les indices et intuitions suggèrent d'accorder à ces principes une importance centrale. Pantelleria, en somme, ne semble pas avoir constitué une sorte d'isolat à l'écart d'une Sicile marquée par la force de l'organisation mafieuse de la société. Et la plaque de marbre en hommage à une victime de la mafia reléguée derrière de vieux meubles dans une remise du château est tout un symbole.

Bien que l'aspect rocailleux et hostile de son rivage (et son éloignement plus grand de la côte libyenne) ne la confronte pas autant que sa voisine Lampedusa au défi humanitaire et politique du débarquement de migrants, l'île est aussi le symbole, depuis les années 1990, de l'absurde dangerosité des conditions de la migration en Méditerranée²¹. L'Europe, incapable de concevoir hors de ce cadre traumatique et d'une transformation de ses côtes en forteresse violente, échoue chaque jour en Méditerranée à penser les rapports de voisinage ainsi que la circulation des personnes. La migration est aussi le reflet de conflits sur les rives méridionale et orientale de la Méditerranée dans lesquels l'ingérence, et souvent l'implication militaire directe ou indirecte des puissances européennes, est un facteur puissant de déstabilisation. L'île apparaît ainsi de plus en plus comme une forteresse imprenable, dont les gardes côtes assurent la veille ambiguë, entre sauvetage et repli. Elle apparaît aussi de plus en plus comme un bout du monde, cul de sac d'une Europe échouant à bâtir tout rapport de proximité en Méditerranée. Il y a longtemps que la desserte de Kelibia, dont on voit pourtant les lumières le soir depuis la côte de Pantelleria, n'est plus assurée.

Que reste-t-il à Pantelleria de ces mouvements migratoires qui la longent, parfois la touchent, mais si souvent se terminent par des naufrages désastreux ? Presque rien. Si dans les années 1990, quelques Tunisiens s'étaient installés, la tendance semble être aujourd'hui à la fortification du littoral. Pourtant l'île manque de bras, que ce soit pour entretenir les *dammusi* ou pour exploiter les terres, sur lesquelles pousse le *revival* agraire du *zibibbo* et des câpres. Il serait donc intéressant de comprendre pourquoi ce sont surtout des Roumains qui parviennent à s'installer, venant tout au bout de la péninsule par un voyage commençant tout au nord. Quels sont donc les canaux de la préférence chrétienne et européenne pour la migration à Pantelleria ?

Les possibilités d'une île

En quoi l'île est-elle le reflet de l'idéologie méditerranéenne de notre temps ? Entre abrupte fermeture et communion culturelle plus ou moins factice, cultivée par exemple dans le néo-orientalisme des résidences secondaires, décorées selon les canons milanais d'un art de vivre ressourcé au Maroc, les ambiguïtés sont nombreuses.

¹⁹Diego Gambetta, *The Sicilian Mafia : The Business of Private Protection*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1996.

²⁰Anthony Galt, «Rethinking Patron-Client Relationships : The Real System and the Official System in Southern Italy », *Anthropological Quarterly*, 1974, 47-2, p. 182-202 ; Id., «Carnival on the Island of Pantelleria : Ritualized Community Solidarity in an Atomistic Society », *Ethnology*, 1973, 12-3, p. 325-339.

²¹Francesca Mascellini, «Immigrazione clandestina a Pantelleria », *Affari sociali internazionali*, 2003-3, p. 93-112.

Pantelleria, c'est aussi pour de nombreux aspects, le signe de l'inertie en Méditerranée du paradigme de l'insularité consommatrice de ressources énergétiques fossiles. L'île, toujours ventée, comme son nom l'indique dans l'étymologie arabe, largement ensoleillée, de superficie réduite et à la population limitée, aurait pu devenir une sorte de laboratoire méditerranéen de la durabilité insulaire. Mais elle demeure engoncée, pour diverses raisons, dans une posture presque exclusivement pétrolière. L'eau douce est produite, pour remplir les citernes d'eau de pluie trop vite vidées par une consommation intense, par une usine de dessalement fonctionnant au pétrole. Si dans les années 1970 la construction de la première usine de dessalement par l'ingénieur Scaminaci, avec lequel j'ai eu de passionnantes conversations au sujet de Pantelleria, a été pour l'île une libération de la contrainte hydrique et un progrès considérable, le confinement contemporain dans ce paradigme pétrolier est le signe d'une forte arriération. La voiture automobile règne, et l'usine électrique demeure elle aussi une brûlerie de pétrole. Pantelleria n'est ainsi en rien un laboratoire de durabilité, d'autant plus qu'éoliennes, qu'on aurait pu imaginer prendre place dans les lieux où l'impact visuel est le moindre, comme aux abords du port, et panneaux solaires, que pourtant on sait désormais bien camoufler, sont quasiment interdits au nom de la protection du paysage²². Pantelleria, en somme, est l'illustration pour chacune des époques de son histoire, y compris la nôtre présente, des ambiguïtés du rapport entre idéologies plus ou moins globales et société locale. C'est en cela que son interprétation ilbertienne, faite d'une confrontation critique de chaque instant entre grande théorie et dimension prosaïque du quotidien, constitue la promesse encore de longues soirées sous la tonnelle de son abri montpelliérain, et peut-être aussi, dans un mouvement pas si éloigné que cela du précédent, de développements historiographiques susceptible de questionner la nature même des sociétés méditerranéennes et des relations qu'elles tissent, ou ne tissent pas, entre elles et avec leurs passés respectifs et parfois communs.

²²Gianfranco Rizzo (et al.), «Scenari sostenibili per il sistema energetico dell'Isola di Pantelleria », in *Atti del 5° Congresso Nazionale CIRIAF "Sviluppo sostenibile, tutela dell'ambiente e della salute umana"*, 2005, p.145-155.